



HAL
open science

L'émergence des études allemandes à Strasbourg (1838-1872)

Vincent Balnat

► **To cite this version:**

Vincent Balnat. L'émergence des études allemandes à Strasbourg (1838-1872). *Beiträge zur Geschichte der Sprachwissenschaft*, 2022, 32, pp.46-71. halshs-04178637

HAL Id: halshs-04178637

<https://shs.hal.science/halshs-04178637>

Submitted on 8 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'émergence des études allemandes à Strasbourg (1838-1872)¹

Vincent Balnat

Université de Strasbourg
LiLPa (Linguistique, Langues, Parole ; U. R. 1339)
Département d'études allemandes
22 rue René Descartes / BP 80010
F-67084 Strasbourg Cedex
France
eMail : balnat@unistra.fr

ABSTRACT

This paper presents the emergence of German studies at the University of Strasbourg before the *Kaiser-Wilhelms-Universität* was created in 1872, after the annexation of Alsace-Lorraine. Frédéric-Guillaume Bergmann (1812-1887), professor of foreign literature, had been in charge of teaching German language and literature at the *Faculté des langues* from 1840 to 1872. During these years, he also attempted to promote the teaching and research of comparative philology and linguistics in France, based on the German model. Unlike many other professors who left Strasbourg after the war to held positions at French universities, he chose to stay as a professor of the German university.

Introduction

Si, d'un point de vue institutionnel, les études allemandes ne virent le jour à Strasbourg que lors de la création de l'université allemande en 1872², la langue et la culture allemandes y étaient enseignées dès la première moitié du XIX^e siècle. Dispensés à la faculté des lettres, ces cours s'inscrivaient dans le périmètre des rares « chaires de littératures étrangères » (cf. 2) qui existaient en France à l'époque, dont l'un des plus illustres représentants fut Frédéric-Guillaume Bergmann (1812-1887), qui occupa celle de Strasbourg durant plus de 30 ans. L'émergence des études allemandes à Strasbourg est ainsi étroitement liée à l'histoire de la faculté des lettres et au rôle qu'y joua Bergmann. À travers la présentation de cette période, en quelque sorte « préhistorique »³, le lecteur sera amené à mieux comprendre à quel point l'instauration du modèle universitaire allemand a profondément transformé l'institution et la discipline. Ces changements sont particulièrement visibles durant la période de transition (1872-1877) qui voit cohabiter Bergmann, le représentant déjà âgé de l'ancien système, et la jeune génération de savants originaires d'outre-Rhin, incarnant le dynamisme de la nouvelle université.

1. Le contexte académique

Fondée par la loi du 10 mai 1806, l'Université impériale était conçue comme « un corps chargé exclusivement de l'enseignement et de l'éducation publics dans tout l'Empire »⁴. Son organisation fut fixée par le décret du 17 mars 1808, qui réaffirmait le monopole de l'État dans le système éducatif et prévoyait un découpage du territoire en « académies » (Livet 1996 : 82-83).

L'académie de Strasbourg fut dotée de cinq facultés : le droit (1808), la médecine (1808), les lettres (1809), les sciences (1810) et la théologie protestante (1818), ce qui fit de Strasbourg

¹ Nous remercions Barbara Kaltz pour sa relecture approfondie de cet article et ses remarques constructives.

² L'histoire de l'université allemande de Strasbourg est présentée entre autres par Pfister (1917), Ficker (1922), Craig (1984), Jonas, Gérard, Denis & Weidmann (1995), Crawford & Olf-Nathan (2005) et Roscher (2006).

³ Nous empruntons ce terme à Albert Hamm qui parle, pour cette période, de « 'préhistoire' des études anglaises à Strasbourg » (Haas & Hamm 2009 : 93, 100).

⁴ <https://francearchives.fr/fr/commemo/recueil-2008/39347> (consulté le 30.4.2021).

l'académie la mieux dotée du pays, Paris ne comptant que quatre facultés et les autres académies pas plus de trois. En dépit de cela, les facultés strasbourgeoises, notamment celles des lettres et des sciences, ne disposaient que de peu de moyens et la recherche y était quasiment inexistante⁵. C'est que les priorités de l'Université impériale étaient ailleurs, la mission première des facultés des lettres et des sciences étant la « collation des grades » (Liard 1894 : 109)⁶, c'est-à-dire l'organisation et la tenue des examens – en premier lieu le baccalauréat⁷ et la licence –, auxquels toutes les facultés ne préparaient d'ailleurs pas nécessairement (Espagne 1993 : 75, Livet 1996 : 89-90). À titre d'exemple : de 1809 à 1863, la faculté des lettres de Strasbourg délivra pas moins de 4973 diplômes de bachelier, 189 de licencié et 36 de docteur⁸. En plus de siéger dans les jurys d'examen, les professeurs, notamment ceux des facultés des lettres, assuraient, une à deux fois par semaine, un cours public : « Les cours des facultés, au moins à Paris et dans les grandes villes, sont rapidement devenus des espaces publics dans lesquels les enjeux politiques et sociaux devan[çaient] de loin les préoccupations scientifiques et pédagogiques » (Noguès 2008 : 82 ; cf. aussi Espagne 1993 : 70-75). À Strasbourg, ces 'cours spectacles' eurent lieu d'abord à l'hôtel de ville puis, à partir de 1865, à la Préfecture :

Ces « vieux messieurs et ces quelques dames » constituaient l'essentiel du public confié par Louis XVIII, après 1815, aux Facultés des lettres : maintenir le goût des études par des cours publics, donner à la noblesse, aux officiers et fonctionnaires retraités, une culture littéraire. Le cours public fonctionne en parallèle avec l'instauration de la retraite, trait caractéristique du fonctionnaire, et pour les dames, fournit des occasions de conversation et de rencontre. Il va de pair avec le développement des boissons d'excellence, le thé, le chocolat et le café. Conception qui, si elle manque de grandeur, constitue une forme de sociabilité utile à une époque de mutation sociale et d'affrontements idéologiques. (Livet 1996 : 228)

La faculté des lettres de Strasbourg, dont le premier doyen fut l'helléniste Jean Schweighaeuser (1742-1830), disposait à l'origine de cinq chaires : trois de littérature – grecque, latine et française –, une de philosophie et une d'histoire⁹. En 1838 fut créée la chaire de littérature étrangère (cf. 3). Les « élèves », comme on les appelait à l'époque, y étaient rares : en 1840-41, la faculté des lettres comptait seulement 11 inscriptions¹⁰ ; en 1865-66, les facultés des lettres et des sciences ne totalisaient que 12 inscrits (Craig 1984 : 11) et l'année suivante, elles n'accueillirent que des auditeurs libres (Schricker 1872 : 67-68)¹¹. Plusieurs raisons furent avancées pour expliquer cette situation : priorité donnée aux examens et impression d'un

⁵ Pfister (1917 : 20) écrit à ce sujet que les budgets alloués à la recherche scientifique étaient tellement médiocres que « l'on a honte de donner les chiffres ». Le manque de moyens se manifeste entre autres dans l'insuffisance des fonds documentaires : en juin 1865, la faculté des lettres ne disposait que de 2582 ouvrages (1TP/SUP19, *Dénombrement de la bibliothèque académique de Strasbourg*, Archives départementales du Bas-Rhin, désormais : ADBR). Dans son rapport au ministère du 18 juillet 1869, le doyen Bergmann notait : « Pour tenir la bibliothèque au courant des publications en philologie, en philosophie, en histoire, en philosophie et en littérature, il faudrait un crédit annuel de 400 fr. Faute de fonds, beaucoup de volumes ne sont pas reliés. » (ADBR, 1TP/SUP19, Faculté des Lettres de Strasbourg). Cf. également à ce sujet Craig (1984 : 10-11) et Livet (1996 : 226-227).

⁶ Liard (1894 : 211) qualifie même les facultés des lettres de « machines à examen ».

⁷ À l'époque, il y avait plusieurs sessions annuelles du baccalauréat, en règle générale en avril, en août et à l'automne (1TP/SUP131, ADBR).

⁸ *État numérique des Diplômes et Certificats de capacité conférés depuis la création de la Faculté des lettres jusqu'au 31 décembre 1863* (1TP/SUP19, ADBR). Pour une présentation des épreuves du baccalauréat, de la licence, du doctorat et de l'agrégation et des taux de réussite à la faculté des lettres de Strasbourg, on se reportera à Livet (1996 : 222-226) et aux bilans des différentes sessions figurant dans les *Registres des délibérations de la Faculté des Lettres de Strasbourg* (1810-1846, 1847-1861, 1861-1870 : 1TP/SUP128-130 ; *Registre supplémentaire 1846-1870* : 1TP/SUP131, ADBR).

⁹ L'histoire de ces chaires est retracée par Livet (1996 : 205-218).

¹⁰ 1TP/SUP128 : *Registres des délibérations de la Faculté des lettres*.

¹¹ À titre de comparaison, 48 élèves étaient alors inscrits à la faculté de théologie, 117 en droit et 511 en médecine (Schricker 1872 : 68).

manque d'utilité des études de lettres, manque chronique de moyens, concurrence de la Sorbonne et surtout des programmes et une conception de l'enseignement qui ne se distinguaient en rien du lycée (Liard 1894 : 107-124, Livet 1996 : 229-230, 368-372). En 1864, le doyen Bergmann évoquait par ailleurs l'emplacement de la faculté dans le quartier – aujourd'hui cossu – de la Krutenau, « faubourg le plus écarté de la ville, le plus inaccessible et même le plus mal famé » (lettre au ministre du 5 mars 1864)¹². Enfin, la barrière de la langue constituait sans doute un obstacle à une inscription en lettres, le français n'étant maîtrisé, jusque dans les années 1860, que dans les couches les plus aisées de la bourgeoisie¹³.

2. Les chaires de littérature étrangère

Durant la première moitié du XIX^e siècle, les contacts avec l'étranger s'intensifient pour plusieurs raisons : essor du commerce, accroissement des mouvements migratoires, diffusion au niveau international de théories scientifiques et de doctrines politiques, développement des réseaux d'intellectuels et des salons qui favorisent la circulation des idées nouvelles, etc. – autant d'évolutions qui rendaient nécessaire une meilleure connaissance de la langue et de la culture des pays voisins (Espagne, Lagier & Werner 1991 : 14-17). C'est dans ce contexte que se développe, à partir du début des années 1830, l'enseignement des langues étrangères dans les collèges¹⁴ et que les « chaires de littérature étrangère » font leur apparition dans les facultés des lettres¹⁵. Ces chaires sont consacrées aux « cultures étrangères en tant qu'elles s'expriment dans une tradition écrite », le terme « littérature » ne désignant pas uniquement les belles-lettres mais « l'ensemble des textes qui expriment la vie sociale et intellectuelle d'un pays » (Espagne 1993 : 9-10). Il s'agissait de dégager ce qui fait la spécificité des cultures nationales tout en insistant, à travers l'étude des grands auteurs (Dante, Goethe, Shakespeare...¹⁶), sur l'existence d'un « patrimoine littéraire universel, expression des formes esthétiques dans lesquelles se reconnaît l'homme européen » (Espagne 1993 : 129).

La première chaire de littérature étrangère voit le jour à la Sorbonne en 1830. Les suivantes sont créées en 1838 sous l'impulsion de Narcisse-Achille de Salvandy (1795-1856), ministre de l'Instruction publique de 1837 à 1839. Convaincu de l'absolue nécessité pour les citoyens

¹² ITP/SUP131, ADBR. Dans sa réponse au préfet du 12 avril 1864, la mairie réfuta tout lien de cause à effet entre la situation géographique et les faibles effectifs de la faculté : « Les personnes qui habitent de grandes villes ne comprennent pas qu'à Strasbourg on parle de 'fortes distances' & qu'un quartier soit qualifié 'd'excentrique' parcequ'il [sic] est situé sur la rive droite de l'III. Si les cours de la Faculté des lettres, ceux de littérature notamment, ne sont pas fréquentés, il faut chercher le motif principal de cet insuccès dans les éléments de la population strasbourgeoise » (ITP/SUP7, ADBR). – Sur la question des locaux, cf. également Pfister (1917 : 19-20) et Livet (1996 : 128-131).

¹³ Sur la situation linguistique dans l'Alsace du XIX^e siècle, nous renvoyons entre autres à Lévy (1929), Craig (1984 : 19-28) et Huck (2015 : 122-132). Ce dernier résume ainsi la situation à la veille du conflit de 1870 : « Quantitativement, la variété la plus parlée reste les dialectes et la variété la plus fréquemment utilisée à l'écrit, l'allemand commun. Selon les âges et l'assiduité à l'école, les stratégies familiales et le lieu d'habitation (ville, campagne, etc.), un certain nombre d'Alsaciens sait également déchiffrer l'allemand et lire le français (ou l'inverse), mais ne sait pas nécessairement parler le français. Les intellectuels et les notables des couches moyennes, certes minoritaires, mais dont le nombre est en pleine expansion, disposent, en sus de leur dialecte, de l'allemand et du français à l'écrit, avec une plus ou moins grande aisance, selon l'usage qu'ils en ont, et du français à l'oral. La haute bourgeoisie s'est tournée vers le français depuis longtemps [...] » (Huck 2015 : 131-132).

¹⁴ Pour de plus amples informations sur le cadre institutionnel de l'enseignement des langues étrangères à cette époque, nous renvoyons à Espagne, Largier & Werner (1991 : 23-39).

¹⁵ Les enseignements de littérature étrangère ne donnaient toutefois pas lieu à une épreuve spécifique au baccalauréat ès lettres, limité aux auteurs grecs, latins et français (ITP/SUP127, ADBR).

¹⁶ Sur le choix des auteurs étudiés, nous renvoyons à Espagne (1993 : 15-16) : « Il n'est pas souvent question, et il est presque exclu dans l'enseignement proprement dit, de s'engager dans une exploration des auteurs contemporains que la tradition n'aurait pas pleinement consacrés. Du reste l'éventail des traductions, très suffisant pour les auteurs canoniques, limiterait les possibilités d'étude des écrivains plus récents. Et aucune connaissance particulière des langues étrangères n'est présumée chez les auditeurs des cours publics ».

modernes de mieux connaître les langues et cultures étrangères, Salvandy dote les facultés des lettres de Lyon, Montpellier, Rennes et Bordeaux d'une chaire de littérature étrangère¹⁷. Dans ce cadre, il souligne par ailleurs l'intérêt pédagogique que présente l'apprentissage des langues vivantes :

Si l'enseignement scientifique ne laisse pas de rencontrer des obstacles et de soulever de légitimes objections lorsqu'il s'agit de le faire descendre jusqu'à l'enfance, l'étude des langues présente [sic] nullement les mêmes difficultés et les mêmes inconvénients. Elle plaît à l'esprit, elle le développe, elle le féconde... L'université n'aura rempli toute sa tâche sous le rapport de l'instruction que lorsque les enfants, que les familles lui confient, sortiront de ses mains, sachant tous, avec le grec et le latin, ces deux grands éléments de toute notre éducation libérale et forte, l'une des quatre langues, allemand, italien, espagnol, anglais. (Salvandy 1838, cité in : Trénard 1965 : 96)

L'influence de l'Allemagne sur les chaires de littérature étrangère est bien plus importante que celle des autres aires culturelles. Elle se manifeste d'abord par le poids accordé aux auteurs de langue allemande dans les enseignements, l'un des thèmes de prédilection étant le classicisme de Weimar (Espagne 1993 : 95-100, 129-152). Comme le note Décultot, « l'Allemagne est très présente dans les cours de certains professeurs de 'littérature étrangère' dès le deuxième tiers du XIX^e siècle, tels Claude Fauriel (1772-1844)¹⁸ à la Sorbonne, Jean-Jacques Ampère (1800-1864)¹⁹ à l'École normale ou encore Edgar Quinet (1803-1875)²⁰ à Lyon » (2007 : 402). Outre le nombre élevé de germanistes²¹, l'importance de la littérature allemande s'explique également par la proportion relativement importante de germanophones parmi les enseignants de langue étrangère durant le XIX^e siècle (Espagne 1991a, Espagne, Lagier & Werner 1991 : 41-66, Kaltz 2015), ces derniers représentant 10 % des professeurs de littérature étrangère, dont la moitié sont des Allemands ou des descendants de familles allemandes récemment installées en France

¹⁷ D'autres suivront dans plusieurs facultés de province (Espagne 1993 : 43-44). – Sur le contexte historique de la création de ces chaires, cf. Trénard (1965, 1968 : 442-451).

¹⁸ Originaire de Saint-Étienne, Fauriel, linguiste et historien, fut le premier professeur de littératures étrangères en France. Cet habitué des salons, proche de Mme de Staël, fréquenta de nombreux Allemands de passage à Paris, dont Jacob Grimm et August Wilhelm Schlegel, et s'intéressa à la philosophie allemande. Dans ses cours de littérature grecque et serbe à la Sorbonne, il transposa les principes méthodologiques des recherches comparatistes à l'étude des littératures (Espagne 1991b, 1993 : 19-34). L'un de ses principaux ouvrages est une histoire de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germaniques (1836).

¹⁹ Né à Lyon et fils du célèbre physicien André-Marie Ampère, Jean-Jacques Ampère est écrivain et historien de la littérature et de la langue, spécialiste du Moyen Âge. Il voyagea en Allemagne, où il fut l'hôte de Goethe. En 1830, il est nommé maître de conférences d'histoire des littératures étrangères à l'École normale. En 1832, il devient professeur suppléant d'éloquence française à la faculté des lettres de Paris avant d'être nommé en 1833 professeur de littérature française au Collège de France. Comme dans le cas de Fauriel, son approche est profondément influencée par la philologie allemande (Espagne 1993 : 34-40). Il est entre autres l'auteur de *Littérature et voyages : Allemagne et Scandinavie* (1833) et *De la littérature française dans ses rapports avec les littératures étrangères au Moyen Âge* (1833).

²⁰ Originaire de Bourg-en-Bresse, Quinet est un historien amoureux de l'Allemagne romantique. Il s'installa à Heidelberg dans les années 1830 avant de devenir en 1841 professeur de langues et littératures de l'Europe méridionales au Collège de France. Il se fit un nom en traduisant l'ouvrage de Herder *Philosophie der Geschichte* (*Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* ; 1827) ; il rédigea ensuite des ouvrages sur la Grèce antique, l'Italie, la France et l'Allemagne, notamment *De l'Allemagne et de la Révolution* (1832) et *Allemagne et Italie : philosophie et poésie* (1839).

²¹ On en trouvera un relevé non exhaustif chez Espagne (1993 : 355-369). – Pour la période de 1830 à 1850, nous renvoyons à la liste des enseignants d'allemand (Espagne, Lagier & Werner 1991 : 183-205). Notons qu'au XIX^e siècle, l'allemand était la langue étrangère la mieux connue en France (Sauder 2002 : 11).

(Espagne 1993 : 82). Citons, entre autres²², Louis Benloew (1818-1900)²³, Guillaume Alfred Heinrich²⁴ (1829-1887), Alexander Büchner (1827-1904)²⁵, Karl Hillebrand (1829-1884)²⁶ et Gustave Eichhoff (1799-1875)²⁷. Durant le dernier tiers du XIX^e siècle, l'afflux des Alsaciens et des Lorrains, « véhicules privilégiés de la culture allemande en France » (Espagne 1991a : 168), renforce encore la proportion des germanophones parmi les enseignants de langues étrangères. L'influence de l'Allemagne n'est pas limitée aux contenus de l'enseignement et aux acteurs, elle se manifeste également sur le plan épistémologique. Véritable « réservoir de modèles de pensée » (Espagne 1993 : 354), elle fournit aux enseignants les principaux instruments conceptuels et méthodes d'analyse utiles à l'étude des littératures étrangères : « les outils intellectuels qui permettent d'explorer les cultures étrangères résultent dans une très large mesure d'importations allemandes dont est faite la plus large utilisation. La philologie^[28], l'historicisme, la théorie des esprits nationaux sont autant de prismes à travers lesquels le XIX^e siècle français appréhende non seulement l'Allemagne mais aussi les pays méridionaux, la Russie et dans une certaine mesure le territoire français lui-même. » (Espagne 1993 : 10). Dans son rapport au Roi, Salvandy souhaitait « assigner à chaque cours une destination conforme aux penchants, aux habitudes, aux intérêts de chaque contrée : À Rennes, on professerait les langues du Nord, en ajoutant à l'exposé de la littérature anglaise la recherche de ses origines et l'étude des idiomes galliques. À Bordeaux, l'enseignement se partagerait entre les lettres espagnoles et anglaises. À Montpellier, il serait exclusivement consacré aux langues du midi [...]. À Lyon, il embrasserait successivement les littératures allemandes et italienne ». Quant à la chaire strasbourgeoise, créée par l'ordonnance du 24 août 1838 et confiée à Frédéric Bergmann, elle était « destinée à traiter les littératures du Nord sans partage, en comprenant l'anglais et l'allemand dans son domaine » (Salvandy 1838, s.p.).

3. Bergmann, le philologue polyvalent

3.1. Formation

²² Les informations qui suivent sont tirées de Espagne (1993 : 81-104).

²³ Étudiant à Berlin, Leipzig et Göttingen, Benloew arrive en France en 1841. En 1847, il soutient une thèse sur l'accentuation des langues indoeuropéennes à la Sorbonne avant d'être nommé deux ans plus tard professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Dijon, dont il sera le doyen de 1871 à 1882.

²⁴ Fils d'un tailleur de Landau installé à Lyon, Heinrich intègre l'École normale supérieure en 1848. Après avoir présenté en 1855 ses thèses sur le droit des princes électeurs allemands et sur Wolfram von Eschenbach, il est nommé professeur de littérature étrangère à Lyon, poste qu'il occupera jusqu'en 1886. Il est l'auteur d'une histoire de la littérature allemande en 3 volumes (1870, 1871, 1873).

²⁵ Frère de Georg, Alexander Büchner est étudiant à Gießen pendant les troubles de 1848 auxquels il participe. Arrivé en France en 1855, il obtient le certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes en 1860, puis l'agrégation d'allemand en 1865 avant de présenter la même année une thèse latine sur Aristote et Horace et une française sur Shakespeare à l'université de Caen. Il y occupera la chaire de littérature étrangère de 1867 à 1897.

²⁶ Comme Büchner, Hillebrand étudiait à Gießen en 1848 lorsqu'il prit part aux soulèvements dans le pays de Bade. Emprisonné à Rastatt, il s'évade et demande l'asile politique en France en 1849. Après avoir travaillé comme secrétaire de Heinrich Heine, il s'installe à Bordeaux où il passe sa licence de lettres en 1857. Reçu à l'agrégation d'allemand en 1860, il obtient un doctorat ès lettres à la Sorbonne l'année suivante avec une thèse latine sur Dante, Milton et Klopstock et une thèse française, consacrée à un poète italien du XV^e siècle. En 1863, il est nommé professeur titulaire de la chaire de littérature étrangère à l'université de Douai, qu'il occupera jusqu'en 1870.

²⁷ Fils d'un négociant allemand du Havre, Eichhoff succède en 1836 à Claude Fauriel sur la chaire de littérature étrangère à la Sorbonne puis, en 1841, à Edgar Quinet sur celle de Lyon. Il est entre autres l'auteur du *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde* (1836) et de la *Poésie héroïque des Indiens comparée à celle des Grecs et des Romains* (1860).

²⁸ Pour plus d'informations sur l'influence du modèle allemand sur l'histoire de la philologie en France, nous renvoyons à Espagne (1997) ; sur l'importance de la philologie allemande dans la formation des enseignants d'allemand au XIX^e siècle, on consultera Espagne, Lagier & Werner (1991 : 148-152).

Né le 9 février 1812 à Strasbourg, Frédéric Guillaume²⁹ Bergmann fait ses études classiques au Gymnase, puis suit les cours au séminaire protestant (le *Stift*) et à la faculté de théologie de Strasbourg. Après avoir soutenu sa thèse de bachelier en théologie sur la religion des Arabes avant l’Islam (*De religione Arabum anteislamica*, 1834), il part étudier la philologie, en particulier le sanskrit, à Göttingen auprès de Heinrich Ewald (1803-1875)³⁰ et de Karl Otfried Müller (1797-1840)³¹, puis à Berlin. Il se rend ensuite à Paris où il fait la rencontre de Antoine-Isaac Silvestre de Sacy (1758-1838)³² et Eugène Burnouf (1801-1852)³³. Sur le conseil de ce dernier, il s’oriente vers les études nordiques, qu’il étudiera avec passion toute sa vie. Dès 1838, il publie les *Poèmes islandais*, « son premier titre à la reconnaissance de tous les *scandinavistes* futurs » (Reuss 1887 : 371)³⁴. La même année, il candidate aux fonctions de chargé du cours de littérature étrangère. Sa lettre de candidature fournit de précieux renseignements sur l’étendue de ses connaissances linguistiques, ses contacts avec les savants de son époque ainsi que sa manière de concevoir les littératures étrangères :



Source www.numistral.fr / Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

Outre le grec et le latin, j’ai appris de bonne heure l’hébreu et l’arabe de même que l’anglais et l’italien, et ma dissertation *De religione arabum anteislamica*, publiée à Strasbourg en 1834, a été le premier fruit de mon application aux langues orientales. Pendant mon séjour en Allemagne (1834-1835), j’ai étudié le syriaque, l’éthiopien et le sanscrit. C’est aussi dans ce temps que j’ai rédigé en latin deux mémoires qui ont été lus dans la société exégétique du professeur Ewald à Göttingue. Enfin, de retour à Strasbourg, je me suis livré à l’étude des langues du Nord, particulièrement du gothique [sic], de l’anglo-saxon, de l’islandais, du danois et du suédois. Depuis deux ans que je suis à Paris, j’ai cherché à perfectionner mes connaissances philologiques, dans l’espoir que le gouvernement du Roi, en me procurant une position honorable, me fournirait les moyens de lui être utile dans un genre d’études encore tout nouveau en France. La bienveillance que me témoignèrent plusieurs membres de l’institut, tels que M.M. Fauriel, E. Burnouf, Ét. Quatremère^[35], Guérard^[36], me confirma dans mon projet de poursuivre l’étude des langues du Nord. Monsieur Silvestre de Sacy m’a sans cesse soutenu par ses encouragements et ses conseils. C’est lui qui m’a chargé de faire le catalogue des manuscrits éthiopiens de la Bibliothèque du Roi, et c’est à sa recommandation, appuyée par des suffrages de M.M. les Commissaires de l’Imprimerie Royale, que Monsieur le Garde des Sceaux m’a fait la faveur d’ordonner l’impression gratuite de mon ouvrage sur les poésies de l’*Edda*. (lettre du 5 septembre 1838 ; repr. dans Espagne 1993 : 95-96)

²⁹ Bergmann avait recours, selon les circonstances, à la forme française ou à la forme germanisée *Friedrich Wilhelm* de son prénom, cette dernière figurant sans surprise dans tous les travaux qu’il publie à Strasbourg après 1872. – Au sujet de la situation linguistique de l’Alsace au XIX^e siècle, cf. la note 13.

³⁰ Professeur de langues orientales et de théologie protestante.

³¹ Professeur de philologie classique, d’archéologie et d’éloquence.

³² Professeur d’arabe à l’École spéciale des langues orientales puis professeur de persan au Collège de France ; cofondateur de la société asiatique (1822).

³³ Professeur de langue et littérature sanskrites au Collège de France de 1832 à 1852, spécialiste de l’Inde. Bergmann lui dédie son ouvrage sur *Les peuples primitifs de la race de l’afète* (1853).

³⁴ Notons que Thomas Mohnike, professeur d’études scandinaves à l’université de Strasbourg, voit dans cet ouvrage l’acte de naissance des études nordiques modernes en France (Mohnike 2013 : 280). – Nous le remercions à cette occasion de nous avoir communiqué ses travaux sur Bergmann.

³⁵ Étienne Marc Quatremère (1782-1857), orientaliste, professeur d’hébreu et de syriaque au Collège de France à partir de 1819, professeur de persan à l’École des langues orientales à partir de 1838.

³⁶ Benjamin Edme Charles Guérard (1797-1854), professeur d’histoire des institutions politiques et de géographie du Moyen Âge à l’École des Chartes dont il fut le directeur.

Comme l'indique Espagne (1993 : 96), cette candidature ne suscita guère l'enthousiasme du recteur de Strasbourg, non alsacien, qui percevait Bergmann plutôt comme un Allemand que comme un Français ; cela ne l'empêchera pas d'être recruté grâce à l'appui d'un pair de France. Il n'en reste pas moins que le goût prononcé de Bergmann pour les détails d'érudition, son prétendu manque d'intérêt pour la littérature française ou encore son élocution alimenteront longtemps le soupçon de n'être pas assez Français (ibid.). En 1839, Bergmann soutient ses deux thèses de doctorat, la première en latin portant sur l'origine des langues (*De linguarum origine atque natura*), la seconde en français visant à élaborer une théorie générale de la prosodie (*Théorie de la quantité prosodique basée sur l'analyse des formes grammaticales et démontrée d'abord sur la langue latine*). Désormais docteur de la Faculté des lettres, il est nommé en 1840 professeur sur la chaire de littérature étrangère, poste qu'il occupera jusqu'à l'annexion de l'Alsace-Lorraine.

3.2. Enseignement et recherche

Les enseignements de Bergmann témoignent de sa polyvalence et de sa vaste érudition, nourrie par une grande curiosité intellectuelle. Les rapports du doyen Laurent Delcasso (1797-1887)³⁷ sur les travaux de la faculté des lettres de 1840 à 1853³⁸ montrent le caractère à la fois innovant et ambitieux de ses enseignements : Ainsi, en 1840-41, Bergmann ne propose rien de moins que de comparer les littératures de l'Asie et de l'Europe dans le but de montrer que l'étude de la littérature est une porte d'accès privilégiée vers la connaissance des peuples. La présentation de ce cours par le doyen, bien plus détaillée que celle des autres enseignements de la faculté, mérite d'être citée en détail, d'autant qu'elle témoigne de son intérêt, peut-être même d'une sorte d'admiration :

Le Professeur a donné un aperçu général et comparatif des littératures de l'Asie et de l'Europe. Il s'est proposé de faire voir comment le caractère individuel de chaque nation modifie le génie de la littérature et influe sur le développement particulier des différents genres littéraires, de sorte qu'en étudiant l'histoire de la littérature on apprend à connaître le caractère individuel de chaque race et réciproquement la connaissance de ce caractère nous fournit la clef pour expliquer non seulement le génie et l'individualité de chaque littérature, mais aussi les différents phénomènes qu'elle présente. Cette relation intime entre le caractère individuel des races et le génie de leur littérature se remarque surtout chez les nations qui n'ont pas encore conscience des règles de l'art d'écrire [...]. D'après ce point de vue, le professeur a exposé l'histoire comparée des littératures orientales. Il a parlé d'abord des trois littératures principales de l'Asie, à savoir de la littérature chinoise qui représente le génie de la race mongole, de la littérature indienne qui est le type de la race arienne, et enfin de la littérature arabe qui est l'expression la plus parfaite du génie de la race sémitique. Après cet exposé le Professeur a passé à l'histoire des littératures secondaires de l'Asie et il fait voir comment elles se groupent naturellement autour des trois littératures principales. Il indique ensuite les différences qui existent entre le génie des littératures orientales et celui des littératures occidentales, et après avoir parlé de l'influence que les premières ont exercé sur les secondes au moyen-âge et dans les temps modernes, il expose l'histoire comparée des littératures de l'Europe moderne, en commençant par le tableau de la littérature italienne depuis son origine jusqu'à nos jours. Il allait parler successivement des autres littératures européennes, mais l'abondance des matières et la clôture des études de l'année scolaire l'obligèrent à remettre à l'année prochaine la continuation de ce cours. (Rapport du doyen Delcasso, 3 novembre 1841)

³⁷ Professeur de philosophie, d'histoire et de littérature latine, doyen de la faculté des lettres de 1841 à 1855 puis recteur de l'Académie de Strasbourg.

³⁸ *Registre des délibérations de la Faculté des lettres de Strasbourg*, 1TP/SUP128-129, ADBR. Les enseignements de Bergmann font également l'objet d'une présentation chez Hamm (Haas & Hamm 2009 : 99-101).

Ce n'est pourtant pas ce qui se produisit. En 1841-42, Bergmann dispense un cours d'histoire de la littérature allemande portant sur la seconde moitié du XVIII^e siècle, passant en revue les grands auteurs représentatifs des différents courants : Klopstock et Wieland, Lessing et Herder, Voss et Jean Paul, Schiller et Goethe. L'année suivante, il traite de la littérature allemande de Schiller à nos jours, puis en 1843-44, des « principes de la critique littéraire, en déduisant les règles de l'art d'écrire de la nature même des différents genres », principes qu'« [i]l a lui-même appliqué[s] à des exemples empruntés à toutes les littératures ». En 1844-45, il est en charge d'un cours consacré à l'histoire de la littérature italienne au moyen âge et au XVI^e siècle (Dante, Pétrarque, Boccace, l'Arioste, le Tasse), et d'un autre, plus innovant, qui traite de la philologie comparée et de l'histoire des théories linguistiques. Le doyen note à ce sujet : « Le Professeur a consacré les leçons du samedi à la linguistique. Après avoir exposé la théorie solidement basée sur les données positives de la Philologie comparée, il a tracé l'histoire des connaissances grammaticales depuis les premiers essais des philosophes Grecs et orientaux, jusqu'aux grands travaux des philologues contemporains ». En 1845-46, le cours de Bergmann se limite aux auteurs de « premier rang » du XVI^e et XVII^e siècle : Camoëns, Cervantes, Lope de Véga, Caldéron et Shakespeare. L'année suivante, ce cours du samedi, de nouveau consacré à la philologie comparée, porte sur les « analogies & différences qui existent entre les langues classiques, la langue française, et la langue allemande, sous le rapport de la lexicologie, de la phraséologie et de la composition littéraire ». Deux leçons d'ouverture, conservées à la BNUS, nous apprennent par ailleurs qu'en 1853-54, Bergmann propose un panorama de la littérature anglaise et l'année suivante, une présentation des « productions les plus remarquables de la littérature allemande depuis son origine jusqu'à nos jours », en mettant l'accent sur le XIII^e, le XVIII^e et le début du XIX^e siècle (Bergmann 1854 : 2). En 1856-57, il traite « des principaux chefs-d'œuvre de poésie et d'éloquence de la littérature anglaise depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours » (Bergmann 1856). Dans son enseignement, en dépit de l'intérêt qu'il portait aux littératures portugaise, espagnole et anglaise³⁹, Bergmann a donné la priorité aux auteurs italiens et surtout allemands⁴⁰, ce qui se reflète d'ailleurs dans les fonds de la bibliothèque de la faculté : plus d'un tiers des ouvrages en lien avec les littératures étrangères concernent la littérature allemande (Hamm in : Haas & Hamm 2009 : 101). Pour ce qui est de la philologie et de la linguistique, Bergmann introduit dès 1850, à côté de son cours officiel de littérature, un cours libre de sanskrit, langue qui était alors enseignée uniquement à Paris (Reuss 1887 : 372). Son approche, ambitieuse, visait initialement à mettre en lien l'étude philologique et la réflexion linguistique (ou *glossologique*) :

[Ce cours est] fait à la fois au point du [sic] vue de la *philologie comparée*, et au point de vue plus philosophique de la *glossologie* proprement dite. Tout d'abord, en interprétant philologiquement un texte *sanscrit*, j'ai rattaché en même temps, à cette interprétation, des études de philologie comparée et de glossologie. Après quelques années de pratique, ayant acquis plus d'expérience en cette matière, je me suis aperçu qu'en poursuivant un *double* but, philologique et glossologique, mes cours devenaient trop complexes pour l'intelligence de la plupart de mes auditeurs ; qu'il fallait, par conséquent, *scinder* mon enseignement, et le partager en un cours spécial de philologie *sanscrite*, et en [un] cours particulier de glossologie. (Bergmann 1876 : VI-VII)

Dans ses cours de linguistique, le spécialiste des littératures étrangères qu'est Bergmann donne tout naturellement la priorité aux langues vivantes. À l'approche traditionnelle qui favorisait le recours aux textes de l'Antiquité, il oppose un enseignement moderne de la linguistique qui

³⁹ Pour de plus amples informations sur l'importance croissante de la littérature anglaise à la faculté des lettres, nous renvoyons à Hamm (Haas & Hamm 2009 : 100-105).

⁴⁰ Comme le signale à juste titre Mohnike (2013 : 281, 286), le fait de compter la littérature allemande parmi les littératures étrangères devait paraître étrange au public alsacien de l'époque, qui maîtrisait parfaitement l'allemand.

repose sur l'étude des langues vivantes tout en faisant abstraction des hiérarchies de valeur entre les textes :

La glossologie étant la science du *langage*, et les phénomènes *essentiels* du langage se présentant et se retrouvant dans *tous* les idiomes existants, un texte *quelconque*, pris dans une langue quelconque, peut, indifféremment, servir de base d'étude en linguistique ; à peu près comme la physiologie végétale pourra se démontrer, en grande partie, sur une plante quelconque, ou les principes de la physiologie animale, s'exposer à l'occasion de tout sujet zoologique. C'est un préjugé de croire que la glossologie doit s'étudier de préférence *sur* les langues anciennes, telles que le sanscrit, l'hébreu, le grec, le latin, etc. Il est préférable, au contraire, de choisir pour base une langue *moderne*, par [sic] la raison que l'étude glossologique des langues *anciennes* n'implique pas celle des langues modernes, qui en sont dérivées, tandis que l'histoire glossologique des langues *modernes* implique, naturellement, celle des langues anciennes, dont elles sont dérivées, et qu'elle embrasse, par conséquent, l'histoire *complète* d'un idiome, depuis son *origine* dans l'antiquité, jusqu'à son état *actuel*. Voilà pourquoi j'ai pris, pour base de mes cours de glossologie, tantôt des textes *français*, et tantôt des textes *allemands* ; d'autant plus que ces deux langues sont aussi celles dont, à tout prendre, je possédais le mieux l'histoire glossologique. (Bergmann 1876 : VII-VIII)

Dans son rapport sur l'histoire de la faculté des lettres, le doyen Cuvier⁴¹ souligne à la fois la modernité et la diversité des enseignements de Bergmann :

Les doctes leçons de notre savant collègue sur les littératures allemande, anglaise, italienne et même sanscrite, [ajout manuscrit : ses savantes publications où la linguistique comparée restaure l'histoire des peuples primitifs] ont fait entrer dans le courant académique un élément tout spécial et tout nouveau, d'autant plus précieux, que le professeur érudit a toujours su relier sa spécialité aux autres branches de l'enseignement, à l'aide de rapprochements variés et de théories aussi solides que fécondes. (Cuvier 1859 : 34 ; 1TP/SUP19, ADBR)

Malgré leur caractère novateur et un environnement favorable à l'ouverture vers d'autres aires culturelles, les cours de Bergmann étaient peu fréquentés. Ainsi, en 1867, on ne comptait que 14 auditeurs présents (Espagne 1993 : 97, n. 43). Le manque d'intérêt pour les lettres en général et la complexité de certains contenus, déjà mentionnés, n'expliquent peut-être pas à eux seuls la faible fréquentation de ses cours : « Le ton grave et le débit lent du professeur, son érudition trop dépouillée peut-être de charme pour des intelligences juvéniles et naturellement amoureuses de belles paroles, empêchèrent M. Bergmann d'être jamais populaire parmi la jeunesse académique » (Reuss 1887 : 372). C'est ce qu'avait d'ailleurs souligné dès 1840 l'auteur d'une note de l'administration : « [...] il apporte à son enseignement un zèle qui mériterait d'être récompensé par un plus grand nombre d'auditeurs. Il est vrai de dire que, jusqu'ici, M. Bergmann a fait son cours plutôt en philologue qu'en littérateur. » (note du 11 avril 1840 ; 1TP/SUP22, ADBR). L'inspecteur général Lemaire, qui vante dans une note du 14 mai 1869 la qualité du cours de Bergmann sur le genre de la ballade dans les littératures du nord, s'étonne quant à lui « de voir à Strasbourg si peu de curiosité pour les littératures étrangères » (repr. dans Espagne 1993 : 97).

Les recherches de Bergmann impressionnent par la diversité des sujets traités, qui relèvent de quatre domaines d'étude principaux (Mohnike, à par.)⁴² :

⁴¹ L'historien Charles Cuvier (1798-1881) fut doyen de la faculté des lettres de 1859 à 1860.

⁴² Nous les présentons dans l'ordre décroissant du nombre de publications, n'indiquant que les titres particulièrement représentatifs de ces domaines. À la cinquantaine de titres répertoriés dans le catalogue de la BNUS (cf. également la bibliographie établie par Quelqueger 1983), il convient sans doute d'ajouter d'autres travaux parus dans différentes revues (Mohnike à par. : 45, n. 86).

(i) les aires linguistiques et culturelles nordiques : *Les chants de Sól* (Solarliod) (1858), *Allweise's Sprüche, Thryms-Sagelied, Hymis-Sagelied und Loki's Wortstreit. Vier Eddische Gedichte des Thór-Cyclus* (1878), *Sämtliche Eddagedichte, kritisch hergestellt, übersetzt und erklärt* (1872-79)

(ii) la linguistique générale et l'histoire des langues et des peuples indo-européens (celle-ci relevant du domaine de la philologie comparée) : *De l'unité de composition grammaticale et syntactique dans les différentes familles de langues* (1864), *Origine et signification du nom de Franc* (1866), *Sprachliche Studien* (1872a), *Résumé d'études d'ontologie générale et de linguistique générale* (1869/1875), *Cours de linguistique fait moyennant l'analyse glossologique des mots de la fable de Lafontaine 'Le rat de ville et le rat des champs'* (1876)

(iii) la vie et l'œuvre de Dante : *Dante et sa Comédie* (1863), *Dante : sa vie et ses œuvres* (1881)

(iv) les alsatiques, publiés après l'annexion allemande : *die beiden merr in der elsasser mundart, und das Strassburger volkslied vom Hans im Schökeloch* (1872b), *Straßburger Volksgespräche in ihrer Mundart vorgetragen und in sprachlicher und sittengeschichtlicher Hinsicht erläutert* (1873)

La forte influence du modèle de la grammaire historique et comparée est manifeste dans les travaux linguistiques de Bergmann⁴³. Dans son *Résumé d'études d'ontologie générale et de linguistique générale* (1875), il distingue ainsi trois grands champs de recherche, qui concernent tous la question de l'origine des langues : « Pluralité des langues primitives et unité des lois de leur formation », « Formation de la matière première des mots » et « Histoire générale de la formation des langues primitives, et de la transformation des langues dérivées » (1875 : 151-478). Il conclut son ouvrage en soulignant l'importance de l'approche historique pour l'étude des faits de langue :

La Glossologie s'étant ainsi constituée comme *science* complète, il ne s'agira plus que de savoir l'exposer scientifiquement. Quelle est la méthode scientifique la meilleure, la plus simple, et la plus commode, à suivre dans cet exposé ? La science, quelle qu'elle soit, étant la connaissance des faits et la connaissance de la raison des faits, la meilleure méthode à suivre, pour l'exposer, est celle qui, en faisant connaître les faits, expose en même temps la raison de ces faits. Cette méthode sera *historique*, en ce qu'elle suivra la série ou la succession des faits ; et comme, par cette succession historique des faits, elle fera, en même temps et à tout moment, connaître les causes immédiates et leur formation ou *genèse*, elle méritera le nom de méthode *génétique*. En effet, si l'on maintient les faits dans leur succession historique, ils s'expliquent presque toujours l'un l'autre, comme cause et effet. Si donc, dans l'histoire de ces faits ou phénomènes glossologiques, on suit exactement le même ordre que la nature elle-même a suivi en les produisant, l'exposition qu'on en fera sera la plus *vraie* possible, et en même temps la plus *scientifique*, puisqu'elle fera connaître non-seulement les *faits*, mais encore la *raison* des faits. (Bergmann 1875 : 477-478)

Notons toutefois que pour Bergmann, la quête des origines des langues n'est aucunement une recherche de 'pureté'. Au contraire, la notion de mélange est à ses yeux centrale dès lors qu'il s'agit de reconstituer l'évolution des peuples et de leurs langues (Mohnike 2013 : 286-290). Dans son ouvrage sur les peuples primitifs de la race de Iafète (1853), il note :

[...] sans la connaissance des causes et des origines, que serait l'histoire sinon un tableau infini sans lumière, une énigme plutôt propre à tourmenter l'intelligence qu'à l'éclairer et à la satisfaire. L'histoire de l'antiquité restera un spectacle incompréhensible aussi longtemps qu'on ne sera pas

⁴³ Bergmann était en contact avec les deux 'pères' de la grammaire comparée, Franz Bopp (1791-1867), auquel il a dédié son essai *Origine et signification du nom de Franc* (1866), et Jacob Grimm (1785-1863), avec qui il a entretenu une correspondance (Martin 1902 : 384).

arrivé à distinguer nettement les origines et les caractères particulier des peuples qui y figurent et à reconnaître quels ont été le berceau, les migrations, la dispersion et le mélange des races primitives. (Bergmann 1853 : 5)

Bergmann rejette ainsi l'idée selon laquelle ces peuples auraient formé des communautés homogènes distinctes dans l'espace. Recourant à l'image biologiste de l'arbre, il soutient au contraire que les appartenances territoriales résultent de déplacements successifs et des mélanges qu'ils ont entraînés :

C'est que l'histoire, dès l'origine, nous présente des peuples primitifs déjà différenciés les uns des autres et que naturellement nous rattachons, par la pensée inductive, à certaines souches premières ; mais elle ne nous montre pas ces souches ou l'unité de notre espèce. Semblables aux arbres d'une certaine famille dont le tronc est tellement raccourci que les branches, commençant tout près du sol, semblent sortir de la racine elle-même, les peuples primitifs eux aussi, dès le commencement de l'histoire, forment déjà différents rameaux dont la souche, se confondant avec la racine, échappe, comme celle-ci, à nos regards et, comme elle, ne peut être entrevue que dans l'idée, soit par hypothèse ou par induction. [...] Ensuite, continuant leurs migrations vers l'Occident, quelques-uns de ces peuples, semblables aux branches du figuier de l'Inde, ont pris plusieurs fois racine dans le sol, et c'est pourquoi ils ont passé faussement pour autochtones ou pour la seule souche primitive de leur race dans les différents pays où ils se sont fixés successivement. (Bergmann 1853 : 6-7 ; 9)

Si sa quête des origines a pu conduire Bergmann à s'aventurer sur des chemins auxquels la philologie n'a pas accès (Mohnike, à par : 45-46), il a toujours eu à cœur d'initier les étudiants aux méthodes d'investigation scientifiques et de renforcer leur connaissance des théories linguistiques. Nommé doyen de la faculté des lettres en 1860, il appelle de ses vœux une réorganisation profonde des contenus d'enseignement, déplorant que la tradition académique française accorde plus de valeur à la déclamation et à l'éloquence stérile qu'à la rigueur méthodologique, aux progrès des savoirs scientifiques et à leur transmission :

Le Français a des dispositions naturelles très prononcées pour l'éloquence, et c'est pourquoi, en chaire (pour peu que la chose soit possible), il aime à se poser en *orateur* et à employer les moyens pour se faire passer pour tel. Aussi l'enseignement supérieur a-t-il été envahi par des hommes qui ne sont pas toujours supérieurs par la science, mais qui sont d'assez bons parleurs. Il y a plus, la jeunesse, elle aussi, croit que les bons esprits, les esprits distingués sont ceux qui savent développer d'une manière amusante et spirituelle les idées reçues, les idées qui sont de mode, tandis que ceux qui cherchent la science pour elle-même ne sont que des pédants, des grammairiens, des philologues, etc. (lettre à Ernest Renan du 27 février 1862, repr. dans Pommier 1926 : 28-29)⁴⁴

Conscient du retard de la France dans le domaine linguistique⁴⁵, il plaide en faveur de la création, dans les facultés des lettres, d'une « chaire spéciale pour l'étude générale des langues

⁴⁴ Ernest Renan fit le même constat six ans plus tard : « L'Université de France a trop imité les jésuites, leur fades harangues, leurs vers latins ; elle rappelle trop les rhéteurs anciens de la décadence. Le mal français qui est le besoin de pérorer, la tendance à tout faire dégénérer en déclamation, une partie de l'Université l'entretient par son obstination à mépriser le fond des connaissances et à n'estimer que le style et le talent. » (Renan 1868 : V) ; cf. à ce sujet également Espagne (1993 : 159) et Livet (1996 : 230).

⁴⁵ « Je me borne à vous signaler une seule lacune qui existe dans l'enseignement des Facultés des Lettres. Dans toutes les universités d'outre-Rhin, il y a une chaire consacrée exclusivement aux études linguistiques. [...] Si l'on tarde plus longtemps à introduire dans l'enseignement supérieur ces nouvelles études, il est à craindre que sous peu nous ne soyons par trop distancés par nos voisins d'outre-Rhin et que la France, qui autrefois marchait au premier rang dans les études philologiques et archéologiques, ne finisse par ne plus compter dans le domaine de la haute érudition. » (Rapport du doyen Bergmann au recteur, 1862 ; 1TP/SUP131, ADBR). Dans sa présentation de l'« instruction supérieure » en France, Renan (1868 : 69-115) souligne à de multiples reprises les mérites de l'université allemande : « De nos jours, bien qu'en décadence, le mouvement des universités allemandes est encore

(Philologie ‘comparée’ et Linguistique), comme cela existe dans les facultés de philosophie en Allemagne », ajoutant de manière prémonitoire que « les études linguistiques sont appelées à produire dans un avenir prochain un renouvellement analogue dans le domaine des sciences littéraires ». Il poursuit : « Il importerait donc que les jeunes gens fussent mis au courant des travaux et des découvertes qui se font chaque année dans cette branche et fussent initiés aux méthodes qui produisent d’aussi importants résultats. » (lettre au recteur du 7 juillet 1863 ; ITP/SUP131, ADBR)⁴⁶.

Si ce vœu ne fut pas exaucé, il y eut tout de même une amorce de modernisation de l’enseignement supérieur dans la seconde moitié des années 1860, sous l’impulsion de Victor Duruy (1811-1894), ministre de l’Instruction publique de 1863 à 1869, qui souhaitait promouvoir les nouvelles manières d’enseigner inspirées du modèle prussien. Toutefois, ce n’est qu’avec l’instauration de l’université allemande à Strasbourg que l’enseignement et la recherche connurent la profonde réorientation que Bergmann appelait de ses vœux.

4. La transition : Bergmann et l’université allemande

L’annexion de l’Alsace-Lorraine en 1870 marque la fin de l’université française de Strasbourg et, avec elle, celle de la Faculté des lettres et de la chaire de littérature étrangère. En mars 1871, la plupart des enseignants de l’ancienne Université impériale quittaient Strasbourg pour poursuivre leur activité dans une université française. Bergmann choisit quant à lui de rester dans sa ville natale, refusant l’offre de l’administration française d’occuper la chaire de littérature étrangère et le décanat à la faculté des lettres de Dijon.

Ce choix n’était aucunement motivé par une sympathie pour l’Empire allemand. Il pourrait s’expliquer par les « difficultés avec l’administration » qu’il eut après avoir exposé ses théories transformistes (Espagne 1993 : 97-98)⁴⁷. Selon Mohnike (2013 : 291-293), Bergmann serait resté à Strasbourg précisément *parce que* tout sentiment nationaliste lui était étranger. Rappelons que Bergmann rejetait l’idée selon laquelle les peuples se caractérisent par une appartenance ancestrale à un territoire ; tout est affaire de mouvement, de mélange et d’influences réciproques. Ainsi, dans son plaidoyer *Origine et signification du nom de Franc* (1866), il insiste sur la parenté des peuples européens, à commencer par les Français et les Allemands qui sont tous des Francs :

L’histoire [...] des noms propres ethniques et géographiques nous fait quelquefois découvrir les rapports et les degrés de parenté qui ont existé entre les peuples primitifs ; aussi, à défaut de documents plus authentiques et plus explicites, nous sert-elle de fil conducteur pour nous diriger, avec sûreté, dans le dédale des révolutions sociales qui ont eu lieu dans la plus haute antiquité.

très-brillant, et constitue la part principale du travail sérieux de l’esprit humain. [...] [D]ans les sciences historiques et philologiques leur supériorité est telle, que l’Allemagne, en ces études, peut être considérée comme rendant plus de services que tout le reste de l’Europe ensemble. » (1868 : 84).

⁴⁶ Cf. également sa lettre au recteur du 20 juin 1865 (ITP/SUP19, ADBR). Dans son *Cours de linguistique*, Bergmann revient sur l’importance de la linguistique pour le développement général des sciences : « Ces avantages [d’une analyse concrète et pratique des langues ; VB] sont tellement importants qu’ils continueront puissamment à faire prendre goût aux études linguistiques, en voilant la sévérité, et en montrant, par des exemples, quelle en est la grande portée pour l’histoire et pour la philosophie. Aussi, n’hésitons-nous pas à dire que si des travaux analogues à celui que nous présentons ici, seront faits sur les principaux idiomes du globe, la Glossologie arrivera rapidement à un état de profondeur et de généralité scientifique, où n’est encore arrivée jusqu’ici nulle autre science, ayant pour objet l’explication philosophique soit des phénomènes de la nature, soit des phénomènes de l’esprit humain. » (1876 : XIII-XIV).

⁴⁷ Celles-ci sont exposées dans son *Résumé d’ontologie générale* (1869) : « Nous appellerons *Anthropiskés* l’espèce *intermédiaire* dont les hommes primitifs ont été dans l’origine la spécialisation ou la métamorphose *améliorée*. Ce nom signifie, d’après sa formation et sa signification étymologique, *Futurs hommes*. Ce qui justifie l’hypothèse de l’existence d’*Anthropiskés* sur lesquels nous n’avons jusqu’ici aucun témoignage direct, c’est la loi inévitable de toute transformation naturelle. » (Bergmann 1869 : 115).

C'est ce que nous allons démontrer sur un exemple, en faisant l'histoire du nom propre de *Franc*. Cette histoire nous intéresse d'autant plus vivement et plus directement que les Franks [sic] sont nos ancêtres, ou du moins nos prédécesseurs, sur le sol de la France ; il y a plus, cette question intéresse à la fois la race germanique, d'où sont sortis les Franks, et la race romane dans laquelle ils se sont fondus. (Bergmann 1866 : 5)

Dans les *Straßburger Volksgespräche* (1873), Bergmann exprime son attachement à sa région natale, bien plus fort que celui qu'il ressentait par rapport aux nations qui se la disputaient⁴⁸. Strasbourg est vanté dans l'épithète non comme une ville allemande ou française, mais comme une 'vieille ville impériale libre, [...] modèle d'une vraie communauté, noble et forte' :



Dem
glorreichen andenken
der alten freien reichsstadt Strassburg
die unterm schwur des briefs und gerichts von 1482
wohlstand macht und ruhm genoss
sitte recht und mässigung übte
und der welt das muster gab
von einem wahren edlen und tüchtigen
gemeinwesen.



Bergmann déplore ensuite les conséquences néfastes de l'annexion allemande pour le dialecte alsacien, 'dialecte populaire à part entière, empli de vigueur et de probité, [qui] mérite, si ce n'est du point de vue littéraire, au moins du point de vue linguistique, autant de respect que tout autre parler populaire utilisé en littérature'⁴⁹. Dans le contexte nationaliste de l'époque, une telle prise de position équivalait à une critique, à peine voilée, de la politique de germanisation de l'Alsace-Lorraine :

À présent, comme beaucoup d'autres dialectes, le dialecte de Strasbourg se voit à son tour condamné à mort. Sous l'influence du français, l'actuelle génération des Strasbourgeois de souche a oublié en partie la langue conservée dans les *Fraubasengespräche* et aujourd'hui, les Allemands, qui immigrent depuis 1870, contribuent par leurs propres parlers provinciaux,

⁴⁸ À ce propos, il est intéressant de noter que Gustave Bergmann (1816-1891), l'un des frères de Frédéric Guillaume, fut député autonomiste au Reichstag de 1877 à 1878 et conseiller d'État d'Alsace-Lorraine de 1878 à 1891.

⁴⁹ « [Wenn aber die elsässer mundart nicht mehr dazu angethan scheint, um als ausdruck höherer dichtung und beredsamkeit dienen zu können, so verbleibt ihr doch, in vollem maasse, die werthvolle eigenschaft] eines kräftigen biderben volksdialekts. Sie verdient, wenn auch nicht in litterarischer so doch in sprachlicher beziehung, eben so viel beachtung als jede andere volks- und litteratursprache. » (Bergmann 1872b : 10).

pourtant aucunement supérieurs à celui de Strasbourg, à porter atteinte et fortement altérer le dialecte auquel les habitants de cette ville restent attachés. Peut-être qu'en l'espace de deux générations, le dialecte strasbourgeois aura perdu et sacrifié la majeure partie de ses particularités et ses expressions idiomatiques.⁵⁰

En tant que philologue, il se doit de conserver ce patrimoine :

Il y a donc pour moi une double raison de m'intéresser ici aux Straßburger Fraubasengespräche ; une raison littéraire d'abord, en leur attribuant une place, même subalterne, dans l'histoire de la littérature populaire, et puis une raison linguistique, qui consiste à présenter, de la manière la plus fidèle possible^[51], pour en quelque sorte les sauver, des échantillons du patois strasbourgeois aux générations actuelles et futures.⁵²

Cette indépendance d'esprit n'était guère compatible avec l'objectif affiché par la nouvelle université, à savoir la réintégration culturelle de l'Alsace au sein de l'Empire allemand. Une telle divergence de vue ne pouvait qu'entraîner l'isolement de Bergmann (Mohnike, à par. : 63). Ses travaux n'étaient plus lus, et à la fin de sa carrière, il fut même contraint d'en financer lui-même l'impression (Martin 1902 : 384-385). Cet isolement s'expliquait également par la spécialisation disciplinaire des langues et littératures dans la *Philosophische Fakultät* de nouvelle université : le vaste domaine des littératures étrangères s'est trouvé réparti au sein des séminaires de germanistique, romanistique, anglistique et orientalistique. Dès 1873, l'enseignement de la littérature fut confié, pour l'allemand, y compris l'alsacien, à un jeune professeur originaire d'Autriche, Wilhelm Scherer (1841-1886)⁵³, alors que Bernhard ten Brink⁵⁴ (1841-1892), tout aussi jeune, fut chargé de la littérature anglaise. Eduard Böhmer (1827-1906)⁵⁵, nommé professeur de philologie romane à Strasbourg en 1872, se chargea de la littérature des langues romanes, Siegfried Goldschmidt (1844-1884)⁵⁶, spécialiste d'indologie, du domaine du sanskrit. Bergmann continua néanmoins à assurer des cours, jusqu'au semestre d'hiver 1877-78, dans ses domaines de prédilection : l'ancienne littérature nordique, notamment l'Edda poétique, et la linguistique, ce cours étant dispensé parfois en langue française⁵⁷. Après son départ à la retraite en 1878, Bergmann s'investit au sein de l'église

⁵⁰ « Wie viele andere dialecte, ist auch, vor allen, die Strassburger mundart heute geschichtlich zum tode verurtheilt. Die jetzige ächte Strassburger generation hat, über dem französischen, die sprache, wie sie noch in den Fraubasengesprächen vorkommt, zum theil verlernt, und die nun, seit 1870, einwandernden Deutschen werden, durch ihre eigene provinzielle mundart, die denn doch nicht über der Strassburger steht, den von dem volk dieser stadt noch festgehaltenen dialect sehr beeinträchtigen und stark verändern helfen. Vielleicht schon in zwei generationen wird die Strassburger mundart ihre speziellen ausdrücke und redeweisen, grösstentheils, eingebüsst und aufgegeben haben. » (Bergmann 1873 : 8).

⁵¹ Bergmann précise en note que la transcription repose sur la valeur phonique des lettres de l'allemand standard.

⁵² « Es ist daher für mich ein doppelter grund vorhanden, um mich hier mit den Strassburger Fraubasengesprächen zu befassen; einmal ein literarischer, um diesen producten ihren, wenn auch untergeordneten, platz in der geschichte der volksliteratur anzuweisen, und dann ein sprach licher, um proben der Strassburger mundart, mit gehöriger genauigkeit, hier gleichsam zur rettung, der jetzigen und zukünftigen zeit, der reihe nach, vorzulegen. » (Bergmann 1873 : 8).

⁵³ Wilhelm Scherer (1841-1886) fut l'un des germanistes les plus influents de son époque. Professeur de philologie germanique médiévale à Vienne en 1868, il est nommé en 1872 professeur de philologie germanique moderne à Strasbourg. En 1877, il accepte la chaire d'histoire de la littérature allemande moderne (Lehrstuhl für neuere deutsche Literaturgeschichte) à Berlin, spécialement créée pour lui.

⁵⁴ Né à Amsterdam, ten Brink a étudié la philologie allemande, latine et anglaise à Münster et à Bonn. Professeur ordinaire de langues occidentales à Marbourg, il est nommé en 1873 sur la chaire de littérature anglaise de l'université impériale, la première établie en Europe continentale (Haas & Hamm 2009 : 83, 129-142).

⁵⁵ Né à Stettin, Böhmer a étudié à Halle et Berlin avant d'être nommé en 1866 professeur de philologie romane à Halle, puis en 1872 à Strasbourg. Cf. à son sujet également Ficker (1922 : 20) et Roscher (2006 : 166).

⁵⁶ Originaire de Kassel, Goldschmidt a étudié à Leipzig, Berlin et Tübingen. Il a enseigné à Strasbourg en tant que professeur extraordinaire de 1872 à 1884.

⁵⁷ *Verzeichniss der Vorlesungen an der Universität Strassburg, 1872-1878.*

protestante et publia quelques explications de poèmes scandinaves et de passages de la Bible. Il meurt le 14 novembre 1887 d'un accident vasculaire cérébral.

Le manque de considération pour la personne et l'œuvre de Bergmann est emblématique d'une politique universitaire qui visait à faire oublier l'existence de l'université précédente (Crawford 2005 : 7). La sévérité excessive dont fit preuve Ernst Martin (1841-1910), successeur de Scherer au *Germanistisches Seminar*, dans la présentation de Bergmann qu'il rédigea pour la *Allgemeine Deutsche Biographie* en est un témoignage saisissant :

Lorsqu'en 1872 la nouvelle université de Strasbourg réorganisa la faculté de philosophie, qui n'avait pour l'essentiel été jusque-là qu'un appendice de la faculté de théologie protestante, pour en faire une institution autonome, satisfaisant aux plus hautes exigences, il en devint certes un membre [...]. Mais à côté de la fougue de la jeunesse, de l'inspiration et surtout de la rigueur méthodologique de W. Scherer, il n'y avait pas de place pour Bergmann ; il choisit de demander son départ à la retraite cinq ans plus tard.⁵⁸

Martin critique par ailleurs certains choix méthodologiques⁵⁹ de Bergmann ainsi que sa tendance à la généralisation et à la spéculation (« Neigung zu höchst gewagter Verallgemeinerung seiner Beobachtungen » ; 1902 : 384)⁶⁰, et il poursuit : 'Ce penchant, qui le conduisait à n'accepter des avancées scientifiques de ses pairs que ce qui cadrerait avec ses enseignements et ses explications audacieuses, ne devait pas manquer de lui aliéner rapidement la sympathie de la plupart des spécialistes'⁶¹.

Ainsi, au terme de sa longue carrière d'enseignant-chercheur à Strasbourg, pourtant l'une des villes qui incarne le mieux la richesse des échanges culturels entre la France et l'Allemagne, Bergmann, qui n'avait eu de cesse d'étudier les peuples sous l'angle du mélange et des influences réciproques, finit par être la victime des antagonismes idéologiques propres à son époque. C'est sans doute ce qui a amené l'historien de l'Alsace Rodolphe Reuss (1841-1924) à conclure ainsi son hommage à Bergmann, insistant sur la conception à la fois désenclavée et unificatrice de la philologie qu'avait professée son ami :

Ce n'est pas seulement sa famille, ce ne sont pas les amis seuls qui pleureront sur la tombe du défunt, mais tous les nombreux élèves de M. Bergmann, des deux côtés des Vosges, s'associeront à ce deuil légitime et conserveront à la mémoire de leur ancien maître un souvenir de reconnaissance sincère et de respect. (Reuss 1887 : 373)

Bibliographie

⁵⁸ « Als 1872 die neue Straßburger Universität die philosophische Facultät, welche bis dahin wesentlich nur ein Anhängsel der protestantisch-theologischen gewesen war, selbständig und mit den höchsten Anforderungen neu gestaltete, trat er zwar in diese über [...]. Aber neben der jugendlich-kraftigen, geistvollen und namentlich methodischen Thätigkeit W. Scherer's war kein Platz für Bergmann's Wirksamkeit; er ließ sich fünf Jahre später emeritieren. » (Martin 1902 : 384).

⁵⁹ Il juge ainsi 'étrange' le procédé de transcription utilisé par Bergmann dans ses *Straßburger Volksgespräche* (« eigenthümliche Orthographie » ; Martin 1902 : 385). Cf. également ce passage sur l'ouvrage *Dante, sa vie et ses œuvres* (1881) de Bergmann : 'Là aussi, il émit des jugements pertinents au sujet des erreurs des autres, sans éviter d'en faire lui-même' (« auch hier urtheilte er richtig über fremde Irrthümer, ohne eigene zu vermeiden » ; 1902 : 384).

⁶⁰ Cette formule est reprise quasiment à l'identique dans la notice de la *Neue Deutsche Biographie* (« Neigung zu gewagten Verallgemeinerungen seiner Beobachtungen » ; Krafft 1955 : 88).

⁶¹ « Diese Neigung, welche ihn von den wissenschaftlichen Fortschritten Anderer nur das annehmen ließ, was zu seinen verwegenen Lehren und Erklärungen paßte, mußte ihn natürlich bald außer Zusammenhang mit den meisten Fachgenossen bringen. » (Martin 1902 : 384).

Bergmann, Frédéric Guillaume / Friedrich Wilhelm

- 1834 *De religione Arabum anteislamica*. Strasbourg : F. G. Levrault.
- 1838 *Poèmes islandais (Voluspa, Vafthrudnismal, Lokasenna) tirés de l'Edda de Saemund, publiés avec une traduction, des notes et un glossaire*. Paris : Imprimerie royale.
- 1839a *De linguarum origine atque natura*. Strasbourg : Berger-Levrault.
- 1839b *Théorie de la quantité prosodique basée sur l'analyse des formes grammaticales et démontrée d'abord sur la langue latine*. Strasbourg : Berger-Levrault.
- 1853 *Les peuples primitifs de la race de Iafète. Esquisse ethno-généalogique et historique*. Colmar : Mme veuve Decker.
- 1854 *Cours de littérature étrangère 1854-1855. Leçon d'ouverture faite le 18 novembre 1854*. Colmar : Mme veuve Decker.
- 1856 *Cours de littérature étrangère 1856-1857. Leçon d'ouverture faite le 26 novembre 1856*. Colmar : Camille Decker.
- 1858 *Les chants de Sól (Solarliod). Poème tiré de l'Edda de Sæmund*. Strasbourg : Treuttel et Würtz ; Paris : Jung-Treuttel.
- 1863 *Dante et sa Comédie*. Strasbourg : Veuve Berger-Levrault.
- 1864 *De l'unité de composition grammaticale et syntactique dans les différentes familles de langues*. Paris : Imprimerie impériale.
- 1866 *Origine et signification du nom de Franc. Mémoire offert à Monsieur Bopp pour sa fête du 16 mai 1866*. Strasbourg & Colmar : Camille Decker.
- 1869/75 *Résumé d'études d'ontologie générale et de linguistique générale*. 2^e et 3^e édition. Paris : Joël Cherbuliez, Sandoz et Fischbacher.
- 1872a *Sprachliche Studien*. Strasbourg : G. Silbermann.
- 1872b « Die beiden merr in der elsasser mundart, und das Strassburger volkslied vom Hans im Schnôkeloch ». *Sprachliche Studien*. II : 10-16.
- 1873 *Strassburger Volksgespräche, in ihrer Mundart vorgetragen und in sprachlicher, literarischer und sittengeschichtlicher Hinsicht erläutert*. Karl J. Trübner : Strasbourg.
- 1876 *Cours de linguistique fait moyennant l'analyse glossologique des mots de la fable de Lafontaine 'Le rat de ville et le rat des champs'*. Paris : Sandoz et Fischbacher.
- 1878 *Allweise's Sprüche, Thryms-Sagelied, Hymis-Sagelied und Loki's Wortstreit. Vier Eddische Gedichte des Thôr-Cyclus*. Strasbourg : Karl J. Trübner.

- 1881 *Dante, sa vie et ses œuvres*. 2^e édition. Strasbourg : C.-F. Schmidt.
- Craig, John E.
1984 *Scholarship and Nation Building. The Universities of Strasbourg and Alsatian Society 1870-1939*. Chicago, Londres : The University of Chicago Press.
- Crawford, Elisabeth
2005 « L'histoire des universités de Strasbourg : état des lieux ». *Crawford/Olff-Nathan* (2005: 7-12).
- Crawford, Elisabeth / Olf-Nathan, Josiane
2005 *La science sous influence. L'université de Strasbourg enjeu des conflits franco-allemands 1872-1945*. Éd. par Elisabeth Crawford et Josiane Olf-Nathan. Strasbourg : La Nuée bleue.
- Décultot, Élisabeth
2007 « Germanistik (études allemandes) en France ». *Dictionnaire du monde germanique*. Éd. par Élisabeth Décultot, Michel Espagne et Jacques Le Rider. Paris : Bayard, 401-404.
- Espagne, Michel
1991a « Allemands et germanophones dans l'enseignement supérieur littéraire en France au XIX^e siècle ». *Les échanges universitaires franco-allemands du Moyen Âge au XX^e siècle*. Éd. par Michel Parisse. Paris : Éditions Recherches sur les civilisations, 157-180.
- 1991b « Claude Fauriel en quête d'une méthode, ou l'Idéologie à l'écoute de l'Allemagne ». *Romantisme*. 73 : 7-18.
- 1993 *Le paradigme de l'étranger. Les chaires de littérature étrangère au XIX^e siècle*. Paris : Les Éditions du Cerf.
- 1997 « L'invention de la philologie. Les échos français d'un modèle allemand ». *Histoire Épistémologie Langage*. 19.1 : 121-134.
- Espagne, Michel / Lagier, Françoise / Werner, Michael
1991 *Philologiques II : Le maître de langues ; les premiers enseignants d'allemand en France (1830-1850)*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Ficker, Johannes
1922 *Die Kaiser-Wilhelms-Universität Straßburg und ihre Tätigkeit. Rede bei der Gedenkfeier der Reichsgründung, gehalten am 18. Januar 1922*. Halle (Saale) : Max Niemeyer (Hallische Universitätsreden. 17.).
- Haas, Renate / Hamm, Albert
2009 *The University of Strasbourg and the foundation of continental English studies. A Contribution to a European History of English studies / L'Université de Strasbourg et la fondation des études anglaises continentales. Contribution à*

une histoire européenne des études anglaises. Francfort, etc. : Lang (Europäische Studien zur Ideen- und Wissenschaftsgeschichte. 16.).

Huck, Dominique

2015 *Une histoire des langues de l'Alsace*. Strasbourg : La Nuée Bleue.

Jonas, Stéphane / Gérard, Annelise / Denis, Marie-Noëlle / Weidmann, Francis

1995 *Strasbourg, capitale du Reichsland Alsace-Lorraine et sa nouvelle université (1871-1918)*. Strasbourg : Oberlin.

Kaltz, Barbara

2015 « Vom *maître de langues vivantes* zum *professeur titulaire*. Zur allmählichen Professionalisierung des Berufsstandes in Frankreich im 19. Jahrhundert ». *Sprachmeister. Sozial- und Kulturgeschichte eines prekären Berufsstands*. Éd. par Mark Häberlein. Bamberg : University of Bamberg Press, 201-218. (Schriften der Matthias-Kramer-Gesellschaft zur Erforschung der Geschichte des Fremdsprachenerwerbs und der Mehrsprachigkeit. 1.).

Krafft, Alfred

1955 « Bergmann, Friedrich Wilhelm ». *Neue Deutsche Biographie*. 2 : 87-88 [en ligne : <https://www.deutsche-biographie.de/pnd116132949.html#ndbcontent>].

Lévy, Paul

1929 *Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine*. Tome II : *De la Révolution à 1918*. Paris : Les Belles Lettres (Publications de la Faculté des lettres de l'université de Strasbourg. 48.).

Liard, Louis

1894 *L'enseignement supérieur en France (1789-1893)*. Tome second. Paris : Armand Colin et C^{ie}.

Livet, Georges

1996 *L'Université de Strasbourg de la Révolution française à la Guerre de 1870*. Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg.

Martin, Ernst

1902 « Bergmann, Friedrich Wilhelm ». *Allgemeine Deutsche Biographie*. 46 : 383-385.

Mohnike, Thomas

2013 « Frédéric-Guillaume/Friedrich-Wilhelm Bergmann und die Geburt der Skandinavistik in Frankreich aus dem Geiste der vergleichenden Philologie ». *Kulturelle Dreiecksbeziehungen. Aspekte der Kulturvermittlung zwischen Frankreich, Deutschland und Dänemark in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts*. Éd. par Karin Hoff, Udo Schöning & Per Øhrgaard. Wurtzbourg : Königshausen & Neumann, 277-297.

à par. *Géographies du Germain*. Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg.

Noguès, Boris

- 2008 « Élèves ou auditeurs ? Le public des facultés de lettres et de sciences au XIX^e siècle (1808-1878) ». *Histoire de l'éducation*. 120 : 77-97.
- Pfister, Christian
1917 *Rapport sur l'Université de Strasbourg*. Paris : Adrien Maréchal.
- Pommier, Jean
1926 *Renan et Strasbourg*. Paris : Félix Alcan (Études d'histoire et de philosophie religieuses publiées par la Faculté de théologie protestante de l'université de Strasbourg. 11.).
- Quelqueger, Jean-Marie
1983 « Frédéric Guillaume Bergmann ». *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne* [en ligne : <https://www.alsace-histoire.org/netdba>].
- Renan, Ernest
1868 *Questions contemporaines*. Paris : Michel Lévy Frères.
- Reuss, Rodolphe
1887 « M. Frédéric-Guillaume Bergmann ». *Le progrès religieux : journal des églises protestantes de l'Est*. 20/47 : 371-373.
- Roscher, Stephan
2006 *Die Kaiser-Wilhelms-Universität Straßburg 1872-1902*. Francfort, etc. : Lang (Europäische Hochschulschriften, Reihe 3: Geschichte und ihre Hilfswissenschaften. 1003.).
- Salvandy, Narcisse-Achille de
1838 « Instruction supérieure. Rapport au roi du 24 août 1838 ». *Journal général de l'instruction publique et des cours scientifiques et littéraires*. 7/117.
- Sauder, Gerhard
2002 *Germanisten im Osten Frankreichs*. Éd. par Gerhard Sauder. St. Ingbert : Röhrig (Annales Universitatis Saraviensis ; Philosophische Fakultäten. 19.).
- Schricker, August
1872 *Zur Geschichte der Universität Straßburg. Festschrift zur Eröffnung der Universität Straßburg am 1. Mai 1872*. Strasbourg : C.F. Schmidt.
- Trénard, Louis
1965 « L'enseignement secondaire sous la Monarchie de Juillet : les réformes de Salvandy ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*. 12.2 : 81-133.
- 1968 *Salvandy en son temps (1795-1856)*. Lille : Giard (Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de l'université de Lille).